DIDIER DECOIN

# BEATRICE EN ENFER



LIEU COMMUN

# BÉATRICE EN ENFER

87
1186

8° Ln. 27
94511

# Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Le Procès à l'amour
*Bourse Del Duca, 1966*

La Mise au monde
*1967*

Laurence
*1969*

Élisabeth ou Dieu seul le sait
*Prix des quatre jurys, 1971*

Abraham de Brooklyn
*Prix des libraires, 1972*

Ceux qui vont s'aimer
*1973*

Trois Milliards de Voyages
*essai, 1975*

Un policeman
*1975*

John L'Enfer
*Prix Goncourt, 1977*

L'Enfant de la mer de Chine
*1981*

Les Tois Vies de Babe Ozouf
*roman, 1983*

La Sainte Vierge a les yeux bleus
*1984*

AUX ÉDITIONS JULLIARD

Il fait Dieu
*essai, 1975*

AUX ÉDITIONS RAMSAY

Il était une joie, Andersen
*essai, 1982*

AUX ÉDITIONS BALLAND

La Dernière Nuit
*1978*

La Nuit de l'été
*d'après le film de J.-C. Brialy, 1979*

LITTÉRATURE POUR ENFANTS

O'Contraire
*Robert Laffont, 1976*

La Bible illustrée par les enfants
*Calmann Lévy, 1980*

Le Clan du Chien Bleu
*Série «Masque-Jeunesse»*

92

Didier DECOIN

# BÉATRICE EN ENFER

LIEU COMMUN
37, RUE DE TURENNE - 75003 PARIS

DL-29-10-1984-31079




En couverture : photographie
droits réservés SIPA

© 1984 LIEU COMMUN
ISBN 2-86705-032-4

A Paul Lombard.

A ses combats pour la vie,
dont celui-ci est – et sera –
l'un des plus beaux.

La mort du condamné, c'est l'injustice
à l'état brut, la seule...
C'est le mur, le mur lisse.
Une fois que
tu l'auras rencontré,
que tu auras éprouvé
que le chemin s'arrête là,
alors tu te poseras les vraies questions...

Henry Torrès, cité par Robert Badinter
dans *L'Exécution*.

# 1

*Penang, Malaisie*
*Dimanche 27 janvier 1980*
*2:00 AM*

Deux fois par an, mais ce n'est jamais à la même date, mais c'est toujours dans les parages de minuit, s'ouvre la fleur du kang-wah.

Fleur capricieuse, fleur punie : à peine éclose, son propre poids la tue. Anormalement lourde, elle s'incline aussitôt vers la terre, perdant son suc et sa vie.

On sait qu'elle va s'épanouir grâce au parfum qu'elle exhale dans l'heure qui précède. Sa senteur opulente envahit les ténèbres. Elle s'étale en éventail, un irrésistible éventail qui frémit sur l'île de Penang, toute l'île, chassant vers la mer ce qui n'est pas kang-wah.

S'il a plu, les grands animaux vautrés dans la boue se relèvent et brament. Partout s'allument des lampes électriques. Les gens s'appellent, ils se téléphonent quand ils ont le téléphone, sinon ils s'alertent en tapant sur des bambous. Alors des foules en chemise, fendues par de longues colonnes de cyclistes, harcelées par des autos, phares allumés, avertisseurs bloqués, se hâtent au chevet du kang-wah.

Les pétales lèchent le sol, la fleur bave son nectar, qui

goutte en grosses larmes qu'on recueille pour en faire un collyre admirable. Puisque cette plante étrange a le pouvoir de pleurer en mourant, il est logique qu'elle ait aussi celui de soigner les yeux malades.

La fleur agonise en cinq heures, à l'aube il n'en reste plus qu'un moignon fripé.

Elle a quelque chose d'une pivoine, en plus absurde.

Elle est blanche.

Et aussi elle est rare, solitaire, elle ne pousse pas en massifs. Mais on peut la cultiver – c'est-à-dire *l'attendre* – en pot, dans un jardin. On la plante dans un bidon d'huile, si c'est tout ce qu'on a sous la main. Elle n'est pas exigeante, l'alternance bien rythmée du soleil et des pluies lui suffit.

On peut encore imaginer, mais c'est un raisonnement audacieux, que la fleur du kang-wah profite et se nourrit de l'impatience des hommes à la voir éclore. Mais non, nul ne connaîtra jamais les mystères de sa croissance, on peut la guetter des mois et des mois sans observer le moindre changement – et c'est la nuit où vous allez dîner près de la plage dorée de Batu Ferringhi qu'elle éclate, justement.

Elle est comme une très jeune fille, une imprévisible adolescente.

Car malgré sa lourdeur mortelle, sa densité contre nature au moment de l'éclosion, elle reste enfantine à force d'être blanche, odorante, brève, à force de sangloter en naissant.

Dans une chambre de l'Eastern and Oriental Hotel, Béatrice Saubin dort presque nue, parmi les fleurs assoupies du kang-wah dans les jardins.

Est-ce une nuit comme les autres?

Oui, en apparence.

C'est-à-dire une nuit sèche au début, parce que les draps sont secs au début, parce que les draps, au début, ont cette

raideur des draps de palace changés et amidonnés tous les jours. L'air conditionné contribue à cette impression que tout est sec dans la chambre. Même la jolie bouche de Béatrice est sèche.

L'air conditionné fait aussi que les choses de la chambre ne sont pas seulement sèches et neutres, elles sont froides aussi. Froide l'antenne en V du téléviseur, froid le dessus du chevet avec radio incorporée, froids les cendriers massifs et leurs mégots de cigarettes mentholées, froids les accoudoirs des fauteuils style colonial démodé, froide l'obscurité dans la chambre – fraîche la peau de Béatrice.

Après un premier engloutissement dans le sommeil, après un premier rêve morne, Béatrice s'est levée. Elle a coupé la climatisation, entrouvert la fenêtre. C'est sa dernière nuit dans ce pays. Alors tant pis si elle dort mal, par bouffées, elle se rattrapera demain dans l'avion. Il ne lui reste que quelques heures pour s'imprégner d'une nuit de Malaisie, d'une nuit brûlante et moite avec, de temps en temps, dominant cette rumeur d'hommes, de bêtes, de musiques transistorisées et de moteurs qui est le silence de l'Asie, le sourd crépitement de la pluie sur les corniches et les cocotiers.

Demain, Penang-Singapour par le vol MH 623.

Après ça, correspondance pour Zurich.

Elle ne sait pas si elle est heureuse ou pas, elle le saura demain quand toute sa vie, d'un coup, lui sera confisquée.

Et nous voilà demain.

*Dimanche 27 janvier 1980*
*9:00 AM*

Il y a un oiseau qu'on appelle l'oiseau des crépuscules. Ses yeux ne supportent pas l'éclat du jour, il ne peut sortir, voler, chasser qu'aux heures de lumière incertaine. Sale destin. Dans le noir, il n'y a pas d'insectes à manger. Dans le soleil, aveuglé, l'oiseau n'y voit rien. Ses chances de survie se jouent donc en quelques minutes dans le loup et chien du matin, dans le chien et loup du soir. Ça ne l'empêche pas de chanter, sur trois notes. Il réveille les autres oiseaux, qui commencent par l'engueuler parce qu'un peu de nuit traîne encore sur la mer et sur les hautes collines, puis sifflent avec lui.

L'oiseau des crépuscules a babillé à l'aurore ce matin, mais Béatrice ne l'a pas entendu.

Elle connaît maintenant toutes les composantes de la rumeur de Penang, jusqu'aux plus infimes. Elle pourrait dormir, sans que rien la surprenne, dans le raffut des rues de George Town, capitale de l'île.

Elle est debout à 9:00 AM.

Son avion décolle dans l'après midi, elle a tout son temps; d'ailleurs, elle a fait ses bagages la veille au soir, avant le dîner.

Une valise verte et un sac.

Elle a rangé ses affaires, toutes ses affaires, sauf les papiers dont elle aura besoin pour le voyage, sauf un peu d'eau de toilette dont elle veut se parfumer avant le départ. Elle aime sentir bon. Et elle sent bon : eau de Cologne RogeR&Gallet ou, quand elle en manque, simplement le shampooing. Quand une fille a les cheveux longs et qu'elle les fait voler, on n'a pas idée comme l'odeur du shampooing peut prendre de l'importance.

Dehors, soleil intense sur la terrasse bordée de cocotiers

où des canons antiques visent la mer vide. Presque personne encore, sous les paillotes du jardin de la piscine. Le vieux palace monte en lumière comme autrefois les paquebots sur la houle.

Au même instant, à proximité de l'hôtel, des policiers font la planque.

Depuis le 16 janvier, soit onze jours auparavant, une opération de vaste envergure a été mise en place par les services de la douane. Cette opération consiste à épier sans relâche un certain nombre d'individus susceptibles de se livrer au trafic de la drogue. Le leader de l'opération est Thomas Mathews, superintendant des services douaniers, attaché à la division anticontrebande de Penang.

Béatrice est l'une des personnes auxquelles s'intéresse de très près le service des douanes.

Elle ne le sait pas et, tout en enfilant son corsage, elle passe devant la fenêtre de sa chambre, accorde un regard distrait au paysage de luxe moite qu'elle sait par cœur, qui dérape déjà dans son passé comme une photo bougée. La mer, les cocotiers, les canons, tout ça devient plus flou encore quand Béatrice bâille à quelques millimètres de la vitre, quand son haleine s'étale en buée.

Eddy Tan Kim Soo sort de la salle de bains.

Silencieux, les pieds nus, il vient vers la jeune fille, il l'enlace et l'embrasse dans la nuque.

Eddy Tan est chinois.

Il est l'amant de Béatrice.

Grâce à lui, à son fric, à sa générosité, après six mois d'Asie à tout petit budget la jeune fille a pu quitter les hôtels chinois où on se douche au-dessus de la cuvette des w.-c., où les interrupteurs électriques sont souvent dans le couloir à l'extérieur des chambres, où on ne sait plus si c'est

un ivrogne qui pleure ou un bébé qui vomit, d'ailleurs les cloisons ne montent pas toujours jusqu'au plafond, ce qui permet aux cafards de visiter, aux lézards verts aussi – c'est un peu de la vaste patience de l'Asie qui palpite dans la gorge ridée des lézards verts des hôtels chinois.

Eddy Tan Kim Soo a sorti Béatrice du cloaque où elle s'embourbait doucement; en voiture, il l'a conduite jusqu'à la plage aux cocotiers, à Batu Ferringhi-la-fabuleuse, il l'a installée dans un palace à air conditionné.

Elle a peut-être dit, au milieu de tout ce faste, qu'elle se trouvait sale – toujours son obsession de sentir bon. Il lui a montré la mer, il l'a prise par la main, profitant de la première vague qui le jetait sur elle il l'a embrassée, longuement et plutôt bien, elle a retrouvé les paroles d'une vieille chanson de Ferrat : «... sous les baisers chauds de leurs bouches tendres». Il ne connaissait pas Ferrat, elle s'en souvenait mal, Béatrice Saubin et Eddy Tan Kim Soo sont plutôt les enfants de Dire Straits. Ils ont bien ri quand même, Eddy imitait le requin dans la mer transparente, elle faisait l'Ophélie docile, les touristes suédois et les banquiers de Hongkong, sur la plage, les suivaient au téléobjectif.

Ses petites jupes et ses jeans étaient morts, il lui a offert une nouvelle garde-robe. Il jouait à la poupée avec elle, l'habillant tantôt en fiancée chinoise, tantôt en petite Française sage et smart.

Il a dit :

«Un jour, on s'en ira en Europe tous les deux.»

Ce jour est arrivé. 27 janvier 1980. Mais Béatrice part seule : un contretemps empêche Eddy Tan Kim Soo de prendre le vol 623, il rejoindra sa jeune maîtresse, plus tard, à Zurich.

Contretemps d'affaires, paraît-il.

Exact : il s'agit bien d'un empêchement dû à des affaires, un business de plusieurs centaines de milliers de dollars, mais ce ne sont pas les affaires que croit Béatrice.

D'ailleurs, il est peut être temps de dire qu'il y a de fortes probabilités pour que Eddy Tan Kim Soo, en réalité, ne s'appelle pas Eddy Tan Kim Soo.

*Dimanche 27 janvier 1980*
*11.00 AM*

Eddy quitte Béatrice :

«Je te retrouve à l'aéroport. En principe, il ne faut pas plus d'une demi-heure pour aller d'ici à Bayan Lepas Air port, mais prends de la marge : dans les quartiers chinois, on ne sait jamais, ça coince pour un rien.»

C'est clair, il tient à ce qu'elle ne manque pas son avion. Il n'a aucune inquiétude à se faire : le permis de séjour de Béatrice arrive à expiration, la jeune fille doit maintenant sortir de Malaisie.

Eddy Tan franchit le seuil de l'Eastern and Oriental Hotel. La veste sur l'épaule, il se dirige vers sa voiture. Il passe dans le champ de vision des agents du service des douanes qui surveillent l'hôtel, mais aucun rapport n'en fera mention : dès cet instant, c'est comme si Eddy Tan Kim Soo n'existait pas. Le ciel s'est brusquement plombé. D'instinct, comme s'il entendait déjà la pluie tambouriner sur son pare-brise, un chauffeur de taxi met en marche son essuie-glace. Le balai de caoutchouc couine lamentablement sur la vitre constellée d'insectes morts.

Débarrassée des affaires personnelles de Béatrice, la chambre est redevenue une banale chambre d'hôtel, une de ces chambres qu'on loue, ailleurs, à la journée, et qui sont faites pour ça, justement – pour l'amour.

Quand ils se sont aimés au petit matin, Béatrice ignorait que c'était pour la dernière fois. Au contraire, elle murmurait sans arrêt :

«Quand je te reverrai tout à l'heure à Bayan Lepas Airport... Quand tu me retrouveras à Zurich... Quand nous serons ensemble à Paris...»

Eddy Tan, lui, savait parfaitement que c'était la dernière étreinte. Il s'est montré très fort, très maître de soi et en somme admirable de duplicité.

On peut même imaginer qu'il éprouvait une sorte de jouissance raffinée à enlacer cette jeune fille qui allait commencer à mourir dans quelques heures, à se dire qu'à défaut d'avoir été son premier amant il y avait toutes les chances pour qu'il fût le dernier. Si Béatrice a jamais été pour lui un être unique et précieux, ce fut à cet instant là. Eddy a dû connaître une sensation proche de l'extase — une extase de ténèbres bien sûr, mais une extase. Car, bien que cela soit odieux (ou peut être *parce que* cela est odieux), il est forcément bouleversant de se laisser caresser par un être innocent dont on a décidé et entamé la destruction.

En bon Chinois, donc en bon fataliste, Eddy Tan Kim Soo doit voir ce qu'il y a de désespérément superbe à aimer et à se faire aimer de cette fille fraîche qu'il a, d'un mot, d'un geste, d'un mensonge, lancée dans une agonie dont elle ne se doute pas.

Eddy parti, l'odeur musquée de sa sueur mêlée de parfum et l'écho de sa voix flottent encore un moment dans la pièce. Puis sa présence s'effiloche, avalée par le conditionneur d'air qui postillonne dans la chambre son atmosphère fausse aux relents d'amiante.

Alors Béatrice retrouve le léger vertige de la solitude.

Des astronautes ont comparé la solitude aux sensations éprouvées en état d'apesanteur. Tout est instable, mais d'une instabilité incohérente et ralentie; les choses ne tombent pas, pourtant elles vous échappent, vos doigts sans

arrêt se referment sur du vide; vous n'allez sans doute pas jusqu'à vous demander si vous existez, mais comment vous pouvez réussir à exister. Somatiquement parlant, la solitude, parfois, provoque des éblouissements, des bourdonnements d'oreilles. Les solitaires vont d'une chaise à un fauteuil, mais jamais en ligne droite, ils ont cette démarche vague des éthyliques mondains, ils ont des gestes pauvres, et la parole rare s'ils se parlent à eux-mêmes.

Depuis qu'elle est toute petite, Béatrice apprivoise la solitude. Mais il arrive que celle-ci se rebiffe, envoie la patte et fasse saigner. Dans ce cas-là, il faut tirer sa solitude par la laisse, l'emmener balader dans les rues, ça l'étourdit, ça la calme. C'est ce que Béatrice va essayer de faire en attendant l'heure de prendre un taxi pour Bayan Lepas Airport.

Elle appelle la réception de l'Eastern and Oriental :

«Il faut libérer la chambre à midi, je crois?

– Midi, Miss. S'il vous plaît, Miss.

– Je suis terriblement en avance pour mon avion. Je peux laisser mes bagages quelque part?

– Certainement, Miss. En bas, dans le lobby.

– Je descends dans un instant.

– You're welcome, Miss...»

D'un coup d'œil, Béatrice embrasse la chambre pour vérifier qu'elle n'a rien oublié. Elle passe dans la salle de bains, se livre au même examen, revient dans la chambre. Elle s'approche de sa valise, une Samsonite verte que lui a offerte Eddy Tan Kim Soo. Elle va la prendre, se ravise, pense qu'elle serait stupide de s'éreinter alors qu'il y a dans l'hôtel des boys dont c'est le travail de charrier les bagages. Elle sort de la chambre, ferme la porte.

*27 janvier 1980*
*12:15 AM*

A l'intérieur de la Samsonite verte qui est restée dans la chambre, il y a 5 kilos 211 grammes d'une substance brune qui, une fois raffinée, donnera 534 grammes d'héroïne pure.

La valeur moyenne d'une telle quantité de drogue, compte tenu de la fluctuation des cours, représente de 350 à 400 millions de centimes.

Bien entendu, les cinq kilos de substance brune contenant la drogue ne sont pas visibles pour qui ouvre la valise : ils sont enfermés dans de petits sacs en plastique dissimulés dans des doubles fonds. En tout, vingt-deux petits sacs : onze dans une cache pratiquée dans le couvercle de la valise, onze dans une autre cache évidée sous la doublure du fond de la Samsonite.

Selon l'ordonnance de 1952 sur le trafic des drogues dites dures édictée par les autorités de Malaisie[1], toute personne trouvée en possession d'une telle quantité de drogue est passible de la peine de mort.

A 12:15 PM, ce 27 janvier 1980, au moment où Béatrice Saubin demande au concierge de l'Eastern and Oriental de bien vouloir faire prendre ses bagages et de les garder jusqu'à l'heure de son départ, sait-elle que sa Samsonite verte contient une telle quantité de drogue?

Une jeune fille qui vient de passer six mois en Asie, qui, malgré son jeune âge, a déjà beaucoup voyagé abandonnerait-elle, fût-ce pour quelques minutes, à la garde d'un inconnu et dans un lieu où le va-et-vient est incessant, une

1. Pour la commodité du récit, nous emploierons systématiquement le vocable «Malaisie» pour désigner la Fédération de Malaysia.

valise contenant à la fois près d'un demi-milliard de centimes et de quoi lui valoir la peine de mort?

Avec une valise verte pour rouage essentiel et Eddy Tan Kim Soo pour principale courroie de transmission, une machine effroyable s'est mise en route. Elle ronronne doucement dans la touffeur qui augmente à présent de minute en minute, alors que le soleil au-dessus des nuées gorgées d'eau monte vers son zénith.

Béatrice marche lentement le long de la plage presque déserte à cette heure torride, odeur de poisson séché et d'huile solaire. Le sable très fin garde encore l'empreinte des corps qui se sont allongés là.

Une petite jonque de pêche file dans le lointain, là-bas, tout près de l'horizon, comme si le monde attendait après elle pour être rassasié. Dans le silence de midi sur la mer, on entend cogner follement son Diesel.

Autrefois, la quinzième nuit du nouvel an chinois mettait un terme aux fêtes. C'était le Chap Goh Meh. Les filles à marier se paraient de leurs plus beaux habits certaines tuniques de soie étaient réellement merveilleuses et elles se promenaient sur le front de mer, et elles jetaient dans l'eau, comme des offrandes, quelques fruits, des poignées de cacahuètes. Elles étaient assurées de trouver bientôt un mari plein de charme et de respect qui leur serait longtemps fidèle.

Béatrice n'a aucune offrande pour la mer, sinon les bouts filtres de ses cigarettes mentholées.

De toute façon, ce n'est pas le Chap Goh Meh, et elle ne soupire pas après un mari de rêve : Eddy est un amant, beau, bon et patient.

Elle l'a rencontré en décembre 1979. Eddy Tan travaillait pour une agence de voyages, ce qui le conduisait à passer

fréquemment dans les hôtels de Penang. La première fois qu'il a croisé Béatrice, il l'a trouvée jolie, et surtout si différente des autres, avec ses joues encore gonflées d'enfance, sa bouche un peu amère et lente au sourire. Elle ne ressemblait pas aux grasses touristes en vacances, elle n'était pas non plus comme ces pauvres vieilles hippies foutues qui n'osent plus rentrer à la maison et errent, somnolentes, de trottoir d'Asie en trottoir d'Asie. Elles ne changent plus jamais de linge, puent l'urine froide et la crève, la fleur qu'elles portaient au-dessus de l'oreille est morte avec leurs cheveux, devenus secs, cassants, brûlés par la drogue; elles s'affublent de prénoms américains, croient que la VII^e flotte U.S. va venir les chercher, elles sont tout le temps à regarder la mer, et c'est vrai que certaines sont enveloppées par leurs copines dans des bannières étoilées et enfouies la nuit, quand elles sont mortes, dans la vase des mangroves.

Non, Béatrice avait plutôt l'air d'une petite fille dramatique.

Gentiment, Eddy Tan l'a draguée. Gentiment, elle a répondu à ses avances. Quand on a été longtemps toute seule, ça fait du bien de souper avec un garçon poli dans les restaurants chics de Batu Ferringhi. Il lui a demandé pourquoi elle avait cet air dramatique, elle a dit qu'elle ne savait pas exactement, qu'elle ne pensait pas être dramatique – seulement un peu triste quelquefois. Elle l'a prié de lui indiquer où elle pourrait, avant de regagner l'Europe, voir des dragons volants, ces espèces de lézards munis d'une membrane qui s'étale autour d'eux en rond, comme un parapluie qui s'ouvre.

Ils se sont revus tous les jours.

Elle avait alors avec elle deux bagages pour ranger ses affaires. Un sac de toile, un sac en cuir. Le sac en toile avait pris tant de moussons, tant de canicules, il avait été si chahuté qu'il s'effilochait, craquait de partout. A présent, il ressemblait à ces sacs de jute qui ont fait plusieurs récoltes

de pommes de terre et qu'on garde dans un coin de grange pour servir à enterrer un veau mort-né, à l'occasion.

Eddy Tan Kim Soo :

«Tu auras l'air de quoi, avec ça, à Zurich Airport? Même ici, ça la fout mal. Les douaniers emmerdent systématiquement les gens qui ont des bagages pourris.

– O.K., Eddy, mais tu sais combien coûte une valise correcte?

– Evidemment, si tu es assez naïve pour aller l'acheter dans une boutique... A Penang, c'est dans la rue qu'on fait les bonnes affaires. Je m'en occupe?

– Merci, Eddy.»

Et c'est lui, Eddy Tan Kim Soo, qui s'est chargé d'acheter la Samsonite verte dans les faubourgs de George Town. Lui, le Chinois malin, qui est venu l'offrir à Béatrice.

«Cadeau, mon ange.»

C'était hier, à 11:00 AM.

*Dimanche 27 janvier 1980*
*1:30 PM*

A la demande de Béatrice Saubin, le concierge de l'hôtel appelle par téléphone un taxi pour Bayan Lepas Airport.

La voiture est là presque tout de suite. Dedans, ça sent un curieux mélange d'encens et de friture de poisson.

Après avoir désigné au chauffeur la Samsonite verte et le sac pour qu'il les mette dans le coffre, Béatrice s'installe sur la banquette arrière.

Le chauffeur range les bagages, puis vient se glisser derrière son volant. Dans le rétroviseur, il cherche le regard de

sa jeune passagère – il remarque qu'elle a de grands yeux très doux, un peu voilés.

Il demande :

«A quelle heure, votre avion?»

Béatrice consulte son billet. A cause de la chaleur, ses mains sont légèrement moites et elle a du mal à tourner les feuillets qui se collent les uns aux autres :

«Vol MH 623 pour Singapour, je dois enregistrer à 2:30 PM.

– On y sera, dit le chauffeur. Singapour, hein? C'est une belle ville, vous verrez.»

Non, elle ne verra pas Singapour.

Le taxi démarre, s'insinue dans la circulation à l'angle de Jalan Pinang. Le bourdonnement des rickshaws, très nombreux sur cette avenue desservant une demi-douzaine de grands hôtels, est assourdissant. On a l'impression de s'enfoncer au milieu d'un essaim d'abeilles.

D'où ils sont cachés, les quatre officiers du service des douanes en planque devant l'Eastern and Oriental ne peuvent voir qu'une partie du porche de l'hôtel. Mais ils ont tout de même remarqué le départ de Béatrice.

L'un d'eux, Yeap Chong Keng, se précipite à la réception du palace et demande à consulter le registre. Son doigt court de haut en bas de la colonne de noms, s'arrête sur celui de Béatrice, en face duquel est portée la mention *checked out*.

«Je dois téléphoner, dit alors Yeap Chong Keng. C'est très urgent.»

On lui désigne une cabine, il s'y enferme en hâte, compose le numéro personnel du superintendant Thomas Mathews. L'obtient presque tout de suite.

«Elle vient de quitter l'E & O en taxi, en direction de l'aéroport», dit Yeap Chong Keng.

Il jette un rapide coup d'œil sur le petit morceau de

papier où il a pris des notes en sténo et précise :

«Monsieur, le numéro du taxi est H 8923.

– Très bien, dit Thomas Mathews. Foncez à l'aéroport. J'y pars tout de suite, on se retrouve là bas.»

Yeap Chong Keng raccroche, puis il appelle, à Bayan Lepas, son collègue Mat Ali bin Abdul Razak, qui surveille la salle d'embarquement de l'aéroport, le comptoir d'enregistrement et le bureau des douanes. Il lui signale, comme il vient de le faire pour Thomas Mathews, que Béatrice quitte à l'instant l'Eastern and Oriental :

«Elle devrait arriver là-bas dans une trentaine de minutes.

– Bien reçu», dit Mat Ali.

A son tour, celui-ci prévient un autre officier des douanes en service à l'aéroport, Tajudin bin Mohamed Nor. Bien qu'ils aient encore une bonne demi-heure devant eux avant que le taxi H 8923 vienne se ranger devant la façade de l'aérogare, Mat Ali et Tajudin dévalent les escaliers en courant pour prendre position près des portes, d'où ils voient l'esplanade devant laquelle stationnent les voitures débarquant les passagers.

«C'est une femme, dit Mat Ali à Tajudin, une femme française, elle a l'intention de passer de la drogue.»

Au-delà des portes, les collines proches se déforment, burlesques, sous l'effet des buées brûlantes qui montent de la terre.

*Dimanche 27 janvier 1980*
*1:45 PM*

Le taxi H 8923 ralentit au moment de s'engager dans l'un des quartiers où domine la population chinoise.

Les coups de vent chaud qui annoncent une prochaine tornade soulèvent les portières d'étoffe des boutiques, agitent les rideaux de perles, promènent au ras du goudron, comme un brouillard, les vapeurs des soupes et les fumées des brochettes.

D'une palpitation des narines, Béatrice a reconnu l'odeur d'épicerie et de chemin creux de cette Asie dans l'Asie où elle a vécu plusieurs longues semaines de sa vie – sans trop savoir ce qu'elle faisait là, se cherchant comme on se cherche à vingt ans, attendant que quelqu'un la prenne par la main et lui dise, avec cette assurance un peu rauque d'un père assistant au réveil de son enfant : Tu as bien dormi, toi? Frotte tes yeux, mon bébé, l'oiseau cardinal chante dans les palmiers, tout commence aujourd'hui. Ton nom est Béatrice, tu es grande et jolie, tant que tu vivras tu auras l'illusion que le monde a été fait pour toi. Ce n'est pas exactement vrai, bien sûr. Mais on appelle grande personne tout être qui assimile cette illusion et s'en fait une réalité.

Mais personne ne lui a parlé comme ça, non, elle a trouvé des amants à Penang – pas de papa.

Son père est parti il y a longtemps, il a refait sa vie comme on dit, une vie dans laquelle il n'a pas prévu de place pour elle.

Par la vitre ouverte du taxi, les cheveux et la peau de la jeune fille s'imprègnent des effluves profonds, sensuels de la ville chinoise. Le vent plaque sur le corps humide de Béatrice les parfums de caramel, d'oignons et de dourians – ces fruits doucereux aux puanteurs de fromage. La chaleur les fixe dans les fibres de ses vêtements. Dix-huit ou vingt heu-

res de Boeing dissiperont tout ça. En débarquant à Zurich sous la neige, la petite sera de nouveau inodore. Pas pour longtemps. Là-bas, d'autres fumets viendront se coller à elle, la ventouser. $CO_2$ surtout. C'est pour ça qu'elle s'accroche si fort à son shampooing, à son dentifrice, à son eau de Cologne RogeR&Gallet. Ça, c'est elle et rien qu'elle.

Quand le taxi freine un peu fort pour éviter un gosse, ou un rickshaw, ou une vieille Céleste qui trottine en balançant un panier en plastique plein de crabes et de racines blêmes griffues comme des mandragores – quand le taxi pile sec, Béatrice entend la Samsonite verte riper et cogner dans le coffre. Elle se dit que c'est une chance qu'il n'y ait rien de fragile dedans, que ce soit une valise sans importance. Elle revoit la façon dont elle a plié ses chemisiers, son linge. Normalement, ça ne devrait pas arriver trop froissé. Avec les Delsey et quelques autres, les Samsonite sont les valises les plus résistantes et les mieux conçues du monde. Eddy Tan Kim Soo a bien choisi. Les hommes, d'habitude, ne savent pas acheter une valise. Ils ne s'intéressent qu'aux fermetures, ils ont toujours peur que ça s'ouvre sans crier gare, que tout se répande sur le trottoir et d'être obligés de se mettre à quatre pattes pour ramasser leurs chaussettes, à genoux devant d'élégantes voyageuses qui se font un plaisir de leur crucifier la main contre le marbre de l'aéroport d'un coup de talon haut. Quand ils n'ont pas de fantasmes, les hommes ont des angoisses. Ils ne sont pas en trois dimensions comme ils se l'imaginent, mais en deux seulement – la dimension du fantasme et la dimension de l'angoisse. C'est ça qui les rend plats. D'ailleurs, ils sont comme les soles : un côté blanc livide, le côté aveugle, le côté de la mort, et l'autre vert bronze, avec les yeux de ce seul côté-là, le côté qui ne regarde pas la mort. Mais quand on vous met dans votre assiette une sole épluchée, sans la peau, préparée en filets, je vous défie de deviner quelle est la face bronze et